



## JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 25 AOUT 1830.

NO. 52

### FRANCE.

Les inspections générales d'infanterie sont divisées en arrondissements : le premier confié à M. le lieutenant-général comte d'Alton, comprend les 13e léger, et les 1er, 25e, 38e, 43e et 59e de ligne, réunis à St-Omer ; le second, confié à M. le lieutenant-général vicomte Obert est formé des 6e et 11e léger, du 7e de ligne, 22e, 61e, et 62e même arme. M. le lieutenant-général baron Fririon inspectera les 13e, 19e, 33e et 39e de ligne, et les 5e, 8e et 20e régiments d'infanterie légère qui font partie du 3e arrondissement. M. le lieutenant-général baron Pécheux sera chargé du 4e arrondissement d'inspection qui comprend les 17e et 19e légers, les 24e et 46e de ligne, les dépôts des 2e léger, 18e et 60e de ligne, et le dépôt général des Suisses. M. le lieutenant-général baron Mallet a le 5e arrondissement d'inspection qui est formé des 10e et 47e de ligne, du 1er régiment suisse, des dépôts des 17e, 23e, 30e, 57e de ligne et 4e régiment d'infanterie légère. Les autres arrondissements sont confiés à des maréchaux-de-camp et à un lieutenant-général. M. le baron Courson aura l'inspection du 8e de ligne, et des dépôts des 4e, 28e, 34e, 36e, 40e de ligne et 9e léger. M. le baron Woiral est chargé de l'inspection des 54e, 58e de ligne et régiment de Hohenlohe, et des dépôts des 3e, 6e, 29e et 37e. M. le lieutenant-général baron Meunier est chargé du 8e arrondissement qui comprend les 27e, 42e, et 63e de ligne, et les dépôts des 14e, 15e, 21e, 35e, et 48e de ligne. M. de Cadoudal inspectera les 7e léger, 9e, 16e et 55e de ligne, et les dépôts du 1er léger, des 20e et 49e de ligne. M. le vicomte Schramm aura l'inspection du 10e arrondissement, dans lequel sont compris les 10e, 12e, 18e légers, les 14e et 41e de ligne, et le 2e régiment suisse. Le dernier arrondissement aura pour inspecteur Mr Fantin-des-Ordoards qui inspectera les 11e, 12e, 32e, 43e, 52e et 64e de ligne, et le 3e régiment d'infanterie légère. Les régiments en garnison à Paris et à Soissons, les 5e, 50e, 53e et 15e légers, seront inspectés par M. le lieutenant-général comte Claparède, pair de France, inspecteur permanent de la 1re division militaire, et les 2e et 4e suisses en garnison en Corse seront inspectés par M. le lieutenant-général vicomte Bonnemains, commandant la 17e division militaire.

Les inspections générales de cavalerie, divisées en arrondissements comme celles de l'infanterie, sont désignées de la manière suivante : M. le lieutenant-général vicomte de Reizet est chargé du 1er arrondissement, qui comprend les 2e, 6e, 9e chasseurs, les 5e, 6e dragons, 1er et 2e carabiniers et 4e cuirassiers : le 2e arrondissement aura pour inspecteur-général M. le maréchal-de-camp baron Guyon ; il est formé des 8e et 10e cuirassiers, 3e, 9e et 7e de dragons, 1er de chasseurs et 5e de hussards. M. le maréchal-de-camp vicomte Farine aura le 3e arrondissement qui comprend les 11e et 12e de dragons, les 11e, 12e et 15e de chasseurs, les 2e et 6e de hussards. Le 4e arrondissement est formé des troupes réunies à Lunéville. Le 5e arrondissement est confié à M. le marquis de Vence qui aura à inspecter les 1er et 8e dragons, 5e de cuirassiers, 7e, 13e et 14e de chasseurs, et 1er hussards. M. le lieutenant-général comte de Sparre, pair de France, aura dans son inspection l'école de cavalerie de Saumur, les 1er et 4e cuirassiers, les 16e et 18e chasseurs et le 4e hussards. Le 7e et dernier arrondissement, confié à M. le marquis de Castelbajac, est composé des 9e de cuirassiers, 3e, 5e, 10e et 17e chasseurs.

### UNE THÈSE EN SORBONNE.

Une scène bizarre, et qui peut donner beaucoup à réfléchir, se passait avant-hier en pleine Sorbonne. Il s'agissait encore des démêlés de M. l'abbé Pezet, avec la Faculté de théologie de Paris.

M. l'abbé Pezet est de Rhodéz comme M. de Frayssinous. Il paraît que c'est un théologien renforcé, un puissant argumentateur, une véritable tête digne du bonnet de docteur, une voix comme celle de saint Thomas : aussi se présentait-il armé de pied en cap, pour passer en présence de tous, soit sa thèse *pro licentia*, soit sa thèse *pro doctoratu*. Peu importe au candidat quelle thèse il soutienne, pourvu qu'il argumente et qu'il parle latin.

Depuis long-temps, M. l'abbé Pezet s'était rendu redoutable à la Faculté de Théologie. Déjà il avait interrompu, par ses questions, une séance publique, dans un examen de licence. Plusieurs fois il avait protesté, même par huissier, en faveur des usages de l'antique Sorbonne ; enfin, ce n'était qu'après trois années d'attente qu'il avait obtenu la faveur d'être examiné. Il se promenait donc, avant-hier, de long en large dans la cour de la Sorbonne par une pluie battante, déclarant à

haute voix contre la Faculté de théologie. Nous n'osons pas répéter ce qu'il disait contre les docteurs qui la composent, et quels reproches de leur cruauté à refuser de l'entendre ; mais vraiment l'agitation de ce malheureux jeune homme, sa colère et son indignation de voir pour lui toutes les portes fermées, malgré la solennelle promesse qu'on lui avait faite de l'entendre ce jour-là même, faisaient pitié.

Les jeunes gens qui fréquentent la Sorbonne, et qui se livrent paisiblement à leurs études de chaque jour, attirés par la nouveauté du spectacle, et ne sachant trop ce qu'il fallait en penser, attendaient patiemment la fin de cette scène, dont le héros était à la fois si intéressant par une volonté de fer et si étrange par le but qu'il se proposait. Une thèse théologique en Sorbonne aujourd'hui !

D'autre part, il paraît que la Faculté de théologie se trouvait fort embarrassée. Le candidat paraissait habile, acre, brave, soigneusement muni de toutes les ressources de la scolastique, et merveilleusement prêt à tout réfuter et à tout dire ; d'autre part, il fallait parler latin, non seulement en présence du candidat, mais encore en présence de tous les habitués de la Sorbonne, qui le savent fort bien ; chaque instant apportait un nouvel embarras ; l'un des docteurs était absent, l'autre n'arrivait pas ; M. l'abbé Mercier, le *decanus Facultatis* était malade depuis le jour où il avait entendu parler de cette malheureuse thèse. Cependant, dans la cour, le candidat s'emportait de plus belle, la foule grossissait, il fallait lui donner audience absolument. Jamais la Sorbonne, depuis la circulation du sang, n'avait été dans un si grand embarras.

La Faculté de théologie en s'établissant comptait si peu sur pareille aubaine, qu'elle n'avait même pas de salle affectée à l'examen qu'elle allait faire. M. l'inspecteur Rousselle a beau proposer un local, le candidat le trouve trop petit, trop peu digne de sa thèse et des assistants ; il réclame à toute force la chaire de M. Villemain ; on ne lui fait entendre qu'avec peine que M. Villemain va venir, et que ses élèves s'arrangeraient fort peu d'une thèse de théologie pour remplacer une leçon sur la poésie des Arabes. Le postulant se rend difficilement à ces raisons, même il apostrophe M. Rousselle en termes fort énergiques ; mais il a tant d'envie de soutenir un examen qu'il sollicite depuis trois ans, qu'à la fin il cède : il entre dans la salle qu'on lui propose, la foule entre avec lui, puis après la Faculté de théologie en grand costume. C'était un spectacle à voir.

La Faculté de théologie se compose de M. l'abbé Groult, qui est venu vers la fin de la discussion, et de MM. les abbés Glair, Faudet et Ycard, adjoints. Ces docteurs en théologie étaient fort heureusement présidés par M. l'abbé Guillon. Sans le sang-froid et l'éloquence latine du président, l'aspirant aurait eu trop beau jeu de toute la Faculté.

Quand tout le monde est installé, une nouvelle difficulté se présente. C'est en vain que le candidat demande à soutenir une thèse : les réglemens de la Sorbonne veulent, avant toute thèse de licence ou de doctorat, que le candidat passe un simple *examen theologicum*. Cette fois encore M. l'abbé Pezet ne sera ni licencié, ni docteur ; il en est de l'*examen theologicum* comme de la salle des conférences, c'est à prendre ou à laisser. Va donc pour l'*examen theologicum* ! On invite l'aspirant à parler de l'*attrition* et de la *contrition*.

Ce jeune homme parle un latin assez pur. A sa manière on comprend qu'il est loin d'avoir peur de ses juges, car tout en parlant de l'*attrition*, il joue avec les ustensiles du bureau, il se livre à mille jolis petits calembours latins dignes des Colloques d'Erasmus, et qui font rire l'auditoire, il commence ainsi : *doctissime STANTES, non dico assidentales* (en effet l'assemblée était debout,) *ostendebo...* A ce barbarisme il s'arrête : *Ostendo, ostendis, ostendit, OSTENDAM.* En même temps il dit en français, à un de ses juges qui lui fait une question : « De quel droit m'interrogez-vous, vous qui n'avez jamais passé d'examen ? » Et l'instant d'après il interpelle ce même juge en latin : *clarissime magister in Israel*, avec un ton surnaturel de sarcasme et d'ironie.

A ce mot *clarissime* se lève M. le docteur Ycard, qui fait remarquer que *clarissime* n'est pas d'usage, et que les docteurs de Sorbonne se contentent d'ordinaire du *doctissime*, comme feu S. A. R. l'archichancelier Cambacérès se contentait du *Monseigneur*.

A quoi reprend le candidat : *Doctissime, inquam, quamquam Pythagoras, propter modestiam, semper docti nomen renuit.* On peut juger si l'assemblée avait à rire. Cet imperturbable sangfroid eût déconcerté les plus grands docteurs. De mémoire d'homme on n'avait vu pareille raillerie. L'abbé Pezet en Sorbonne était connu comme ces savants qui jadis s'en allaient d'académie en académie dissertant de *omni re scibili*.

Après une bonne heure de dissertation préalable, l'abbé Pezet a été admis tout d'une voix à soutenir sa thèse, au jour qu'il choisira.

Sur quoi l'abbé, avec sa forte voix et ses longs bras, et se tournant vers l'auditoire, s'est écrié :

*Auditis....., in crastinum ! — A demain !*

Ce n'est qu'avec peine que la Sorbonne a obtenu de ce rude jouteur un sursis de quelques jours.

Il serait difficile de bien expliquer l'impression que ce jeune homme a produite sur les élèves qui sortaient du cours de M. Thénard ou qui allaient au cours de M. Villemain. En général cependant, l'abbé Pezet a été plaint. On l'a regardé comme la dupe de ce mot *Sorbonne*, qui a été si mal replâtrée de nos jours. Voilà donc, en effet, un séminariste qui, sur la foi publique, fait de la théologie dans sa province, et qui se promet le bonnet de docteur en théologie ; arrivé à Paris, et croyant qu'il existe en effet une Sorbonne, il demande : Où est la Sorbonne ? et dans cette antique métropole de la théologie, il ne trouve que des historiens, des orateurs, des chimistes, des maîtres de philosophie, des professeurs de droit civil, et rien de théologique : pas de droit canon, pas une classe ouverte pour l'histoire des conciles, pas un docteur pour lui accorder le bonnet ! Il ne faudrait jamais mentir à la bonne foi publique par des noms sonores et pompeux qui ont cessé de représenter ce qu'ils représentaient jadis.

(Journal des Débats.)

### ILE DE TERCEIRA.

(Correspondance du Temps.)

ANGRA, 30 mai. — L'esprit public gagne chaque jour parmi nous. La régence le comprend et vient d'y satisfaire en ordonnant qu'à l'avenir la justice criminelle s'administre avec publicité, ainsi que le prescrit l'article 126 de la charte constitutionnelle.

Le brave major Meneres, commandant du bataillon des volontaires de la reine dona Maria, celui qui se distingua d'une manière signalée le 11 août dernier, lors de l'attaque de l'île par l'escadre de l'usurpateur, a été nommé colonel du régiment de chasseurs n° 12. Le major Xavier Pa été de celui n° 5. Ces deux officiers sont réputés les plus distingués dans leur arme. Notre garnison, forte de 5,000 hommes, est toujours abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire. La goëlette *Jach Olanten*, capitaine Horton, est arrivée de l'Ordre et a apporté 12,000 liv. st. (300,000 fr.) au gouvernement. Nous avons toujours l'espoir de rendre aux Portugais leur patrie, et de les délivrer du monstre qui les opprime.

### ÉTATS-UNIS.

#### NEW-YORK.

Les journaux de Bordeaux jusqu'au 5 juillet, par le navire *Francis*, capitaine Brown, entré hier dans ce port, sont chargés de détails locaux sur les élections dans le département de la Gironde (nos lecteurs en connaissent déjà le résultat), ils annoncent aussi que de grands ravages ont été faits aux pays vignobles par un ouragan qui a été violemment ressenti à Bordeaux dans la nuit du 2 au 3 juillet.

Le capitaine Brown ayant quitté la rivière le 11, a éprouvé quelques avaries le 18 par l'effet d'un coup de vent qui, d'après lui, a été funeste à plusieurs navires, entre autres à cinq bâtimens français qu'il a rencontrés dématés.

Nous ne recevons par cet arrivage aucun renseignement sur les progrès de l'armée française en Afrique, mais si l'on peut se fier au rapport du capitaine Beecher, commandant le brick *Industry*, arrivé à New-Haven en 13 jours de St-Barthélemy, Alger a été pris d'assaut le 4 juillet, et la perte du côté des Français aurait été de 3,500 hommes, et de 5,000 pour les Algériens. Cette nouvelle, suivant le rapport du capitaine Beecher, est parvenue à St-Barthélemy par un navire suédois arrivé de Gibraltar après un très court passage. Quoiqu'il soit improbable que les événemens de cette campagne puissent nous être transmis par une voie aussi détournée, cela n'est cependant pas impossible, et dans cette circonstance nous repoussons d'autant moins le rapport du capitaine Beecher, que tous les paquebots attendus d'Europe paraissent avoir été retardés par de gros tems et des vents contraires, tandis que le navire suédois ayant à parcourir une autre latitude a pu trouver des vents favorables qui l'ont porté d'un port à l'autre dans un intervalle de 25 jours.



Le navire *Dalhousie Castle* dont on ne connaît pas l'époque de départ de Liverpool, est signalé dans ce moment. D'autres arrivages suivront bientôt celui-ci, et désormais nos incertitudes vont avoir leur terme.

BRÉSIL. — Nous apprenons d'un passager par le brick *Clarice*, de Rio-Janeiro, que la condition politique du Brésil a reçu depuis peu de grandes améliorations, et que la perspective du pays est des plus favorables. Les Cortès étaient encore en session; leurs délibérations attiraient l'attention publique au point que les galeries des chambres étaient constamment encombrées; ce grand intérêt en faveur de la législature provient principalement de ce qu'elle est parvenue à obtenir des ministres des rapports circonstanciés sur tous les actes de l'administration. Plusieurs lettres de félicitations ont été adressées aux Cortès par différentes provinces, et le peuple semble avoir mis en elles et dans les autres branches du gouvernement la plus entière confiance. Tel est le résultat du changement de ministère qui a eu lieu depuis quelques mois. Le prix des espèces a été plus élevé dernièrement, en raison des achats nécessaires aux expéditions pour les Indes Orientales, mais cette cause ayant cessé, l'argent reprendra bientôt son cours accoutumé.

Nous apprenons par un passager de la goëlette *United States*, arrivée ici hier de la Vera Cruz, que la république Mexicaine continue à être dans un état très-peu stable, et que les scènes d'outrage et de violence se succédaient rapidement. Guerrero, avec des forces considérables qui s'augmentaient rapidement, était à la veille de faire une descente sur Mexico, et les derniers avis le laissaient campé à trois lieues de cette capitale.

Le 4 de Juillet, au moment où les consuls des Pays-Bas et d'Angleterre revenant de chez le Consul d'Amérique, passaient une des portes de la ville, il furent renversés de leurs chevaux par les soldats qui les frappèrent de leurs fusils, bien qu'ils eussent un permis d'entrée du commandant de la garde. Le Consul anglais fut grièvement blessé. Le capitaine, les officiers et l'équipage d'un brick américain furent emprisonnés pendant vingt-quatre heures pour avoir châtié un nègre qui avait fait l'insolent à bord du bâtiment. Ce ne fut qu'après plusieurs lettres menaçantes adressées au gouverneur par le consul Américain, qu'ils furent élargis.

Mr. James C. Pattie, natif du Kentucky, est venu passer à bord de l'*United States*. Il est resté avec son père et six autres individus renfermés dans le château de Santa Deago, sur la côte de Californie, pendant onze mois; ils avaient été arrêtés comme espions. Par l'active intervention du capt. Bradshaw du navire Franklin de Boston, et celle de plusieurs autres Américains, la détention de ces malheureux fut dénoncée au gouvernement des États-Unis, et le Président envoya des ordres au commandant de la Californie, don Jose Maria de Cheandia, de les relâcher sous peine de s'exposer à la vengeance des États-Unis. Cependant, ils restèrent prisonniers sur parole, le commandant refusant de leur donner des passeports pour retourner dans leur pays. Le père de Monsieur Pattie mourut pendant la détention, dans un cachot séparé de celui de son fils, et de son lit de mort, il traça de son sang une lettre à ce dernier, le suppliant de tâcher d'obtenir du commandant la permission de voir son père à ses derniers moments. Le barbare rejeta cette prière et le vieillard mourut sans avoir obtenu la seule consolation qu'il pût espérer dans ce monde. Peu de temps après que les prisonniers eurent été élargis, une révolte éclata parmi les soldats à la tête de laquelle se trouvait un nommé Joaquin Solis. Les Américains et les Anglais qui se trouvaient dans le port, au nombre d'environ 40 hommes, saisirent les rebelles, forts d'environ 250 hommes, et les renfermèrent dans le château de Montora. Ils écrivirent sur le champ au gouverneur des deux Californies de venir pour prendre possession du château de Montora et des prisonniers. Reconnaisant de ce service signalé, don Jose Maria de Cheandia leur délivra des passeports en décembre dernier. M. Pattie pense que deux de ses compagnons doivent avoir été assassinés par les sauvages, ayant essayé de gagner leur pays à travers les bois. On n'a pas eu de leurs nouvelles depuis. (Courrier de la Nouvelle-Orléans.)

Le montant de la taxe perçue par la corporation sur les émigrans arrivés dans le port, s'est élevé pour la quinzaine expirant le 9 du mois d'août à \$1,435 50 c. et la somme reçue pour la quinzaine échue le 23 a été de \$1,811. La taxe est d'un dollar pour chaque individu.

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT. Nombre de familles résidant au No. 41 Neuvième avenue se sont trouvées subitement indisposées samedi dernier (21 courant). Des recherches ayant été faites pour en trouver la cause, on a découvert que de l'arsenic avait été mêlé aux eaux d'un puits. Personne heureusement n'a perdu la vie. On est à la recherche des auteurs de ce crime épouvantable.

Une grande assemblée de Méthodistes s'est réunie la semaine dernière en campement (*camp-meeting*) sur les rives du Lincoln et du Weston, à 14 milles environ de Boston. Beaucoup de personnes étrangères à leur croyance, et attirées uniquement par la curiosité se sont rendues sur les lieux. On y comptait jeudi dernier près de 3,000 personnes de toute condition, de tout âge, et de tout sexe, et au-delà de trente prédicateurs. Le camp est établi dans une superbe vallée ombragée par des chênes. Les tentes sont arrangées en cercle, et pendant la nuit des lampes sont suspendues aux arbres. Les fidèles mangent et boivent sous la tente et s'y couchent sur la paille. De temps à autre on sonne la trompette pour appeler le camp au sermon, et les intervalles

sont remplis par les exhortations, les chants et la prière. L'ordre le plus parfait a régné dans le camp.

#### OPÉRA FRANÇAIS.

*La Fiancée. — Les Premières Amours. — Le Barbier de Séville. — Le Maçon.*

Privés de nouvelles d'Europe sur lesquelles nous puissions raisonner ou déraisonner tout à notre aise, sans matières politiques qui serviraient de base à quelque article bien sérieux, et nous inspireraient peut-être des prédictions si rarement accomplies, occupons-nous encore de ceux qui n'ont d'autre idée, d'autre ambition que celle de nous amuser et de nous plaire; oublions un moment ces acteurs de la grande scène politique, si indifférents aux applaudissements et aux sifflets du public; revenons à ceux qui ne sont ridicules que par imitation. Leur chute ne peut entraîner celle des empires, mais seulement celle du rideau, et ils n'auront compromis que les recettes du caissier ou les combinaisons du directeur. Laissons enfin monsieur de Polignac et lord Wellington pour Notaire et Victorin.

C'est une tâche très-agréable et très-facile à remplir que celle de distribuer la louange et d'être l'interprète de l'approbation publique; les idées se présentent sans efforts, les mots viennent facilement, on se livre au plaisir de louer sans avoir recours à ces palliatifs, à ces réticences qui souvent doivent tenir lieu des critiques qu'il serait pénible et inutile d'exprimer ici avec une rigoureuse franchise. En effet qu'à Bordeaux ou à Lyon, un amoureux, un père noble, une ingénue ne soient pas goûtés du parterre, ils pourront être remplacés par le retour du courrier, mais New-York est un peu loin de la grande place de recrutement, et avant qu'ils se fussent rendus à notre appel, le père noble serait emporté par la goutte, la barbe du jeune premier aurait eu le tems de blanchir, et nous pourrions trouver dans l'ingénue une respectable mère de famille. Soyons donc indulgens pour quelques médiocrités inévitables et livrons-nous sans réserve au plaisir d'entendre et de louer de véritables talens.

Ces réflexions nous étaient inspirées par les critiques un peu sévères de quelques rigoristes, fraîchement arrivés des bords de la Seine, et par les louanges sans opposition exprimées autour de nous vendredi soir, après la représentation de la *Fiancée* et des *Premières Amours*. Les avis se partageaient sur le mérite ou les défauts de quelques acteurs qui avaient paru dans la soirée, et l'unanimité ne se rencontrait que dans les suffrages accordés à l'excellente actrice qui représentait Henriette. Nous devons l'avouer, avant cette représentation nous n'avions aucune idée du parti qu'on pouvait tirer de ce rôle, que madame Berdoulet a rendu avec un talent, une supériorité à laquelle nous n'étions pas en droit de prétendre. On ne saurait oublier sa simplicité, sa gaîté lorsqu'elle doit épouser le tapissier Fritz, son étonnement, son indignation aux propositions du chambellan, ses larmes aux pieds de son amant, sa fierté, et sa résignation lorsqu'elle se dévoue pour sauver sa bienfaitrice. Ce n'est pas seulement par des bravos que le succès de madame Berdoulet a été constaté, elle en a obtenu une preuve plus flatteuse encore et plus sûre dans l'émotion non équivoque des spectatrices et dont, malgré tous leurs efforts, quelques uns de nos voisins ne pouvaient se défendre. Dans le vaudeville, accueillie à son entrée en scène par une triple salve d'applaudissements, nous n'avons plus retrouvé l'amante outragée de Fritz, la victime désespérée d'une odieuse calomnie, mais une petite fille bien innocente, faisant ce qu'elle veut de son papa, et regardant la lune régulièrement parce qu'elle l'a promise à son bon ami.

Dans ce joli vaudeville des *Premières Amours*, Victorin nous paraît avoir mal saisi le rôle du cousin Charles. Un jeune homme, élevé jusqu'à l'âge de seize ans dans le château d'un oncle riche, et ayant passé huit autres années à courir le monde et à s'endetter, ne doit pas être représenté comme un niais de village et sous le costume d'un joecrisse. C'est un sot, sans doute, mais un sot qui a vu du pays, qui s'est amusé en mangeant beaucoup d'argent et qu'on dut former un peu les usuriers et les lettres de change protestées. Victorin en lui donnant une physionomie différente pourrait être tout aussi plaisant et paraîtrait beaucoup plus naturel.

Dans le *Barbier de Séville*, madame St. Clair avait à lutter contre des souvenirs, des regrets qui n'ont encore rien perdu de leur force et qu'entretennent les rapports des brillans succès de madame Malibran sur les scènes d'Europe. Faire oublier ces chants que nous avons appréciés les premiers et dont probablement nous sommes privés à jamais, serait une tâche trop difficile; mais sachons gré à la nouvelle Rosine de ses heureux efforts et du plaisir qu'elle nous a fait éprouver. Le public qui applaudit sa jolie voix finira par lui donner plus de confiance en elle-même et lui fera vaincre une timidité qui ne peut que nuire à son jeu.

Le rôle de Figaro est un de ceux que Privat chante le mieux.

Lundi, l'opéra du *Maçon* a été exécuté avec beaucoup d'ensemble. Le personnage de Roger convient au genre de talent de Letellier qui peut se livrer à son aise à toute sa pétulance. Madame Milon, à laquelle on avait confié le premier jour un rôle qui n'était pas de son emploi, a pris hier sa revanche dans celui de madame Bertrand; on ne peut être curieuse, bavarde et jalouse avec plus de naturel.

#### SCIENCES NATURELLES.

##### SUR LA LICORNE DU TIBET.

La licorne a été mentionnée, pour la première fois, dans les psaumes, et beaucoup de personnes n'ont pas voulu ajouter foi à l'existence de cet animal. En effet, les expressions du roi David, à son égard, paraissent trop peu positives, pour qu'on puisse croire qu'il parlait d'un animal véritable. Cependant Aristote, qui, par l'expédition d'Alexandre dans l'Inde pouvait avoir des notions assez précises sur la zoologie de la partie septentrionale de cette contrée, décrit l'*oryx*, ou âne indien, qui, selon lui, n'avait qu'une seule corne. Pline mentionne la *fera monoceros*, ou l'animal à une corne, comme habitant l'Inde; et sous cette dénomination, il comprend le Tibet; il en décrit la grande corne noire et la queue qui ressemblait à celle du porc. Les historiens chinois connaissent la licorne de la Tartarie sous le nom de *kiotouan*, c'est-à-dire corne droite. Elle se trouve mentionnée pour la première fois dans un de leurs ouvrages qui traite de l'histoire des deux premiers siècles de notre ère; il y est dit que le cheval sauvage, l'*argali* et le *kiotouan*, sont des animaux étrangers de la Chine, qu'ils vivent dans la Tartarie, et qu'on se servait des cornes du dernier pour faire les arcs appelés *arcs de licorne*.

Les historiens chinois, mahométans et mongols, rapportent unanimement la tradition suivante, relative à un fait qui eut lieu en 1224, quand Tchinghiz-khan se préparait à aller attaquer l'Hindoustan. « Ce conquérant ayant soumis tout le Tibet, dit l'histoire mongole, se mit en marche pour pénétrer dans l'Enedkek (ou l'Inde.) Comme il gravissait le mont Djadanarung, il vit venir à sa rencontre une bête fauve, de l'espèce appelée *serou*, qui n'a qu'une corne sur le sommet de la tête; cette bête se mit trois fois à genoux devant le monarque, comme pour lui témoigner son respect. Tout le monde étant étonné de cet événement, le monarque s'écria : L'empire de l'Hindoustan est, à ce qu'on assure, le pays où naquirent les majestueux Bouddhas et Bodhisatvas, ainsi que les puissans bogdas ou princes de l'antiquité; que peut donc signifier que cette bête privée de parole me salue comme un homme? Après ces paroles, il retourna dans sa patrie.

Quoique ce fait soit embelli, il ne démontre pas moins l'existence d'un animal à une seule corne, dans les hautes montagnes du Tibet. Elle est également attestée par les dictionnaires tibétains imprimés dans le pays; ils appellent du nom de *serou* une bête semblable à la licorne. Il y a aussi dans ce pays des places qui tirent leur nom de la grande quantité de ces animaux, qui y vivent par troupeaux; tels que le canton de Sera-dziong, c'est-à-dire la rive des Licornes, située dans la partie orientale de la province de Kham, vers la frontière de la Chine.

Quelques missionnaires catholiques, qui, au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, traversèrent le Tibet et le Nepal pour se rendre, par terre, de la Chine dans l'Inde, mentionnent la licorne comme habitant le grand désert de la Tartarie, là où il borne la Chine à l'ouest, et où ils passèrent par la grande muraille.

Le capitaine Turner, envoyé par le gouvernement anglais au Tibet, rapporte que le radjah de Boutan avait une licorne vivante dans une place située à peu de distance de Tassissudon, sa capitale.

Toutes ces notions, et encore plusieurs autres, sur l'existence d'une bête à une corne, vivant dans les vallées du Tibet et dans les plaines de la Tartarie, là où elles sont bornées par les hautes montagnes de neige, n'ont pu convaincre les naturalistes de l'existence de la licorne; ils soutenaient l'impossibilité de cette bizarre disposition.

Enfin, le major anglais Latter, commandant à Rangpore, dans le nord du Bengale, acquit la certitude de l'existence de cet être presque fabuleux, par plusieurs habitans du Boutan et par la lecture d'un manuscrit tibétain, contenant les noms de plusieurs animaux du pays. Dans ce manuscrit, la licorne est indiquée sous le nom de *tsopa* à une seule corne. Le major Latter obtint aussi une description détaillée de cet animal à pieds fendus; et le Satchialama lui envoya même la corne d'un jeune individu de cette espèce, en lui promettant de lui en procurer aussitôt que possible la peau, la tête et les sabots. Mais Latter mourut quelque temps après, et le lama n'eut plus occasion de tenir sa promesse. Quant à la corne, elle fut envoyée à Calcutta; elle avait 0 m. 50 cent. de longueur, et 0 m. 11 cent. de circonférence; depuis la racine, elle allait en diminuant et se terminait en pointe. Elle était presque droite, noire et un peu aplatie des deux côtés; elle avait quinze anneaux, mais ils n'étaient proéminens qu'un côté.

La mort du major Latter fit évanouir pour cette fois l'espérance d'avoir la dépouille d'une licorne du Tibet; cependant les rapports sur l'existence de cet animal devenaient nombreux et concordants bien les uns avec les autres; des cornes de cet animal furent envoyées, à plusieurs reprises, à la société asiatique de Calcutta, ainsi que des dessins de l'animal même, exécutés par des gens du pays, qui le représentaient avec une seule corne sortant du milieu du front; tous les doutes s'évanouirent devant ces preuves évidentes de l'existence de la licorne.

M. Hodgson, résidant de la compagnie dans le Nepal, a, depuis son séjour dans ce pays, mis tout en œuvre pour procurer à la société asiatique les moyens d'examiner et de juger la littérature, les antiquités, les arts et les productions des régions de l'immense chaîne des monts Himalaya; ses soins pour se procurer la licorne même furent enfin couronnés du succès, et il fixa la question relativement à l'existence de cette espèce d'antilope, appelée *tchirou* dans le Tibet méridional qui confine au Nepal. C'est le même mot que *serou*, prononcé autrement d'après les dialectes différens du Nord et du Midi.

La peau et la corne envoyées à Calcutta par M. Hodgson appartenaient à une licorne morte dans la ménagerie du radjah de Nepal; elle avait été présentée à ce prince par le lama de *Digourtchi*, qui l'aimait beaucoup. Les gens qui amenèrent l'animal au Nepal, informèrent M. Hodgson que le *tchirou* se plaisait principalement dans la belle vallée ou plaine de Tinggi située dans la partie méridionale de la province tibétaine de



Dzang, et qui est arrosée par l'Arroun. Pour se rendre du Nepal dans cette vallée, on passe le défilé de Kouti. Les Népalais appellent la vallée de l'Arroun *Tingri-Maidan*, d'après la ville de Tingri qui s'y trouve sur la gauche de cette rivière; elle est remplie de couches de sel, autour desquelles les *tchirous* se rassemblent en troupeaux. On décrit ces animaux comme extrêmement farouches, quand ils sont dans l'état sauvage; ils ne se laissent approcher par personne, et s'enfuient au moindre bruit. Si on les attaque, ils résistent courageusement. Le mâle et la femelle ont en général la même apparence.

La licorne vivante d'après laquelle M. Hodgson a fait la description qu'il a envoyée à la société asiatique, n'était plus aussi sauvage. Elle ne différait que peu, pour la forme et pour la grandeur, des antilopes communes; on la nourrissait principalement d'herbe; elle ne paraissait pas attristée de sa captivité, cependant sa courte haleine montrait que le climat du Nepal ne lui était pas favorable. Au commencement de la saison chaude, sa température naturelle finit par tomber à 21 à 22° de Réaumur. Quoique timide et sur ses gardes contre des gens qu'il ne connaissait pas, cet animal, si l'on ne s'approchait pas brusquement, se laissait toucher sans résistance.

La forme du tchirou est en général gracieuse comme celle de toutes les autres antilopes; il a aussi les yeux incomparables de cette espèce. Sa couleur est rougeâtre, comme celle du faon, à la partie supérieure du corps, et blanche à l'inférieure. Ses caractères distinctifs sont: d'abord une corne noire, longue et pointue, ayant trois légères courbures, avec des anneaux circulaires vers la base; ces anneaux sont plus saillants sur le devant que sur le derrière de la corne; puis deux touffes de crin qui sortent du côté extérieur de chaque narine; beaucoup de soie entourent le nez et la bouche, et donnent à la tête de l'animal une apparence lourde. Le poil du tchirou est dur et paraît creux comme celui de tous les animaux qui habitent au nord de l'Himalaya, et que M. Hodgson a eu l'occasion d'examiner. Ce poil a environ 5 centimètres de longueur; il est si touffu, qu'il présente au toucher comme une masse solide. Au-dessous du poil, le corps du tchirou est couvert d'un duvet très fin et doux, comme presque tous les quadrupèdes qui habitent les hautes régions des monts Himalaya, et spécialement comme les chèvres dites de Kachmir.

Le docteur Abel a fait une description exacte de la dépouille de la licorne tibétaine envoyée à la société asiatique de Calcutta; elle sera vraisemblablement publiée, ainsi que le dessin de l'animal même, dans le 17<sup>e</sup> volume des mémoires de cette société. M. Abel a proposé de donner au tchirou le nom systématique d'*antilope Hodgsonii*, d'après celui qui a mis son existence hors de doute.

## HISTOIRE.

### MORT DE LA REINE D'ANGLETERRE.

La clause du divorce, véritable but des quatre procès intentés à la reine, avait été maintenue dans le bill, mais à la troisième lecture, la majorité en faveur de ce bill n'ayant été que de neuf voix, lord Liverpool venait d'en proposer l'ajournement à six mois. Par ce terme moyen on paraissait encore tenir le glaive levé sur la fille du duc de Brunswick; mais le public ne pouvait s'y tromper. Les réjouissances se firent comme si l'innocence de la reine avait été reconnue et proclamée. Les pétitions couvertes de plusieurs milliers de signatures, n'eurent plus qu'un objet, celui de faire rétablir le nom de la reine dans les prières publiques. La chambre des communes eut à délibérer sur cette proposition. Le débat fut des plus solennels et des plus animés qui eussent occupé le parlement. L'éloquence de M. Brougham se signala de nouveau pour son auguste cliente. Toutefois la proposition fut rejetée par trois cent dix voix contre trois cent dix-neuf.

Une plus cruelle disgrâce attendait la reine. La cérémonie du sacre et du couronnement du roi se préparait avec une pompe digne d'un empire élevé à de si hautes prospérités. La reine osa réclamer le droit de partager les honneurs de son époux. Elle ne pouvait souffrir la pensée que seule, entre les reines d'Angleterre elle en fût exclue. D'abord elle s'adressa à la chambre des communes, dont elle ne pouvait cependant espérer l'appui, après l'échec qu'elle venait d'essuyer. Du moins il se serait élevé une discussion orageuse qui eût satisfait ses ressentiments. Mais le roi prit le parti de clore brusquement la session. Refusée dans la même demande par le conseil du roi, elle prit une résolution dont la hardiesse étonna, scandalisa peut-être plusieurs de ses plus illustres partisans; c'était de forcer l'entrée de la basilique et de conquérir sur un prélat étonné l'ablution de l'huile sainte. La violence de ses passions s'était accrue par le délire populaire dont elle était l'objet; mais la violence porte toujours un caractère haineux en présence des autels, du trône et chez une femme. Le peuple lui-même parut s'étonner de cette démarche. Ce fut dans un cortège peu imposant, même pour le nombre, que le 18 juillet jour du couronnement, elle s'avança vers l'église de Westminster dans un carrosse à six chevaux, accompagnée de lady Hamilton et de lady Hood. Le peuple qui l'entourait et peut-être un premier étonnement lui permit de pénétrer jusqu'au portail de l'église. Lord Hood allait crier devant elle: *Voilà votre reine!* Mais les gardes fidèles à une consigne impérieuse lui fermèrent l'entrée de l'abbaye. Cependant cet éclat avait fait naître un tumulte qui profanait la majesté royale dans un jour où elle recevait la consécration du ciel. Deux partis semblaient prêts à en venir aux mains. Ici on outrageait le roi, là on outrageait la reine; mais le roi, dans l'intérieur, restait environné des respects d'une cour prosternée pour lui en présence de Dieu, tandis que la reine assaillie par de brutales injures, persécutée par le nom de Bergami qu'on faisait résonner à ses oreilles, essayait le refus de gardes inflexibles. En vain tenta-t-elle l'entrée par une autre porte, il fallut songer à une retraite que le parti du vainqueur accompagna de sifflets. Tandis qu'elle revenait le désespoir dans le cœur elle entendait bénir au nom du ciel l'époux auquel elle rendait trop fidèlement haine pour haine. L'humiliation

qu'elle venait de subir avait glacé le zèle de la multitude qui lui avait formé une bruyante et inutile escorte; le peuple se dispersa pour aller goûter le plaisir accoutumé de casser quelques vitres. Ce genre de licence rendu plus scandaleux par la solennité du jour faisait rougir la reine du choix de ses auxiliaires.

Les fêtes des jours suivants, les hommages que venaient payer au roi de la Grande-Bretagne les ambassadeurs de tant de rois long-temps stipendiés par son or, les tributs du monde que l'on apportait de toutes parts au maître des mers, tout devait aggraver le supplice de la reine. Elle avait encouru par une fausse démarche le blâme de ses amis; elle avait été, à la porte du temple, abreuvée d'outrages qui surpassaient l'ignominie même de son procès. Un désespoir profond parut faire place chez elle à une agitation désordonnée.

Le roi était parti le 31 juillet pour un voyage en Irlande, le premier qu'un monarque de la maison d'Hanovre eût entrepris dans cette région désolée. Le deux août, quatorze jours après la scène du couronnement, la reine éprouva une maladie inflammatoire dont les symptômes furent si effrayants qu'il parut dans la même journée deux bulletins qui laissaient à peine de l'espoir. La reine montrait la certitude qu'elle touchait à son dernier moment. Cette certitude semblait rendre à son âme le calme qui l'avait abandonnée depuis si longtemps. D'après les détails que ses médecins et ses amis ont donné de ses derniers entretiens, il ne paraît pas qu'elle ait proféré une seule parole propre à autoriser de sinistres soupçons. Plusieurs fois elle exprima la volonté que son corps ne fût point ouvert: « Je n'ai été, dit-elle, que trop souvent en spectacle pendant ma vie. » Elle se montrait reconnaissante des preuves de dévouement qui lui avaient été données au milieu de ses longues disgrâces. Tout était noble, tendre et délicat dans ses expressions. Sa douceur, sa sérénité même n'étaient point altérées par les plus violentes douleurs. Elle protestait avec énergie de son innocence, mais s'abstenait de reproches amers contre son accusateur. Au bout de six jours, le 8 août, elle expira au Palais de Hampton-Shire. Quoique cette nouvelle ne se répandit dans Londres qu'à minuit, une sombre agitation régna dans toute la ville. On se perdait en rapprochemens, en commentaires. Le peuple y mêlait des imprécations et le lendemain on s'aborda en disant: « La reine est assassinée! » (*The queen murdered!*)

Telle fut la fin d'une princesse qu'une glorieuse naissance, des qualités séduisantes, un cœur bienveillant semblaient devoir défendre, non du malheur, qui assiege trop souvent le trône, mais de la honte et des outrages.

CH. LACRETELLE.

## MÉLANGES.

### EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN MALADROIT.

J'éprouve un tourment d'une espèce singulière, et qui finira par me bannir de cette société, où j'ai un si grand désir de paraître. Pour vous mettre à même d'en juger, je veux vous faire connaître en peu de mots ma famille, ma naissance et ma situation présente. Mon père était un fermier peu fortuné, sans beaucoup d'éducation. J'étais encore au berceau lorsque je perdis ma mère. Resté fils unique, mon père résolut de me donner ce dont il avait été privé, ce qui aurait fait son bonheur, disait-il en soupirant, une brillante éducation. Il m'envoya donc à l'école, d'où je passai à l'université. J'étais timide et honteux: la pension que me faisait mon père était très-modique; tout contribuait à rendre plus difficile pour moi de secouer cette gaucherie naturelle, cause de toutes mes infortunes, et que je crains bien de garder toujours. Je suis grand, mais mince, assez bien de figure, mais si susceptible de confusion, qu'au plus léger sujet qu'on m'en donne, le sang me monte au visage, et je ne ressemble pas mal alors à une rose épanouie. Le sentiment intérieur de cette malheureuse timidité me fit éviter la société; la vie de collège me devint chaque jour plus chère, surtout par la réflexion que les manières rustiques de mon père seraient peu propres à changer les miennes et à les polir. Me voilà donc déterminé à vivre à l'université, quand deux événements imprévus sont venus donner à mes affaires une toute autre face. Je parle de la mort de mon père, et du retour d'un oncle depuis long-temps établi aux Indes.

Cet oncle, dont mon père m'avait rarement parlé, était oublié depuis long-temps, et même on le croyait mort, lorsqu'il arriva en Angleterre une semaine trop tard pour fermer les yeux à son frère. Cette perte le toucha peu; depuis plus de trente ans, éloigné de son frère, il n'avait songé qu'à amasser cette brillante fortune qu'il avait apportée avec lui, et sur laquelle il fondait l'espérance d'un bonheur sans fin. Tandis qu'il arrangeait ainsi des plans de grandeur et de plaisir, soit que le changement du climat eût affecté sa santé, soit que les fatigues d'un voyage l'eussent altérée, il mourut d'une courte maladie, qui l'enleva à ses rêves de bonheur, et me fit l'unique héritier d'une immense fortune. Je me vois donc à vingt-cinq ans maître de mes actions et de trente mille livres sterling, savant en grec et en latin, versé dans les mathématiques, mais si gauche, et si étranger à ces arts agréables qui font partie de l'éducation d'un homme comme il faut, que l'on me désigne ordinairement sous le titre de *lourdaut*.

J'ai dernièrement acheté une propriété à la campagne; mon voisinage abonde en gens à la mode: si vous songez à ma naissance, à la rusticité de mes manières, vous aurez peine à vous figurer l'empressement avec lequel ils recherchent ma société, surtout ceux qui ont des filles à marier. J'en ai reçu les invitations les plus pressantes, et quoique plein du désir secret de les accepter, je les ai toujours refusées, sous prétexte de n'être point encore entièrement établi dans ma nouvelle demeure. La vérité est que souvent je me suis mis en chemin pour leur rendre leurs visites multipliées, mais qu'à la vue de leur porte le cœur m'a manqué, et que je suis retourné sur mes pas, en remettant la visite au lendemain. Cependant, bien déterminé à vaincre ma timidité, j'ai accepté une invitation à dîner chez un de mes voisins, dont les manières franches et ouvertes ne me permettaient pas de douter d'un accueil cordial. M. Thomas Friendly (c'est son nom) est un baron-

net qui demeure à deux milles de chez moi, et dont la terre, appartenant à la mienne, lui rapporte deux mille livres sterling par an. Sa famille est composée de son épouse, de sa sœur et de cinq enfans, deux garçons et trois filles, tous vivant dans la plus parfaite union, sous la surveillance paternelle de M. Friendly. Convaincu que j'étais de ma tournure sans grâces, et de mon maintien embarrassé, j'avais, quelque temps auparavant, pris des leçons d'un maître en réputation, qui montrait la danse aux *hommes faits*. D'abord je trouvai de grandes difficultés dans son art: mais je les surmontai bientôt, grâce à mes connaissances en mathématiques, qui me furent d'une prodigieuse utilité, en m'enseignant l'équilibre de ma personne, et le juste accord du centre de gravité aux cinq positions. Instruit donc à marcher sans chanceler, et à faire un salut par principes, je me hasardai, il y a trois jours, à me rendre à l'invitation du baronnet, plein de confiance en mes nouveaux talens, et persuadé qu'ils me donneraient assez d'intrépidité pour regarder les dames. Mais combien est vaine la *théorie* lorsqu'elle n'est pas soutenue par la *pratique*! Comme j'approchais de la maison, une cloche se fit entendre, je crus que c'était la cloche du dîner. Si je l'avais dérangé par mon retard! m'écriai-je avec effroi, et peu s'en fallut que je ne revinsse sur mes pas. J'entrai cependant, et l'on m'introduisit dans la bibliothèque où la famille était réunie. Je rassemblai tout mon courage, et je fis à madame Friendly mon salut nouvellement appris. Par malheur, en portant en arrière mon pied gauche à la troisième position, je marchai sur l'orteil goutteux du pauvre M. Thomas qui me suivait pour me nommer, chacun à son tour, les membres de la famille. On se forma difficilement une idée du trouble que cet accident me causa: mon embarras ne peut être senti que des hommes d'un caractère timide, et le nombre en est, je crois, fort petit. La politesse du baronnet dissipa par degré mon chagrin; je fus étonné de voir combien elle lui donnait de force pour cacher ses douleurs et conserver toute son aisance. La gaieté de son épouse, le babil aimable de ses demoiselles, me firent insensiblement sortir de cette réserve où je me tenais retranché. Je glissai quelques mots dans la conversation; enfin, je m'enhardis jusqu'à entamer de nouveaux sujets. La bibliothèque était pleine de livres élégamment reliés: je jugeai par là que M. Friendly n'était pas un homme sans connaissances littéraires, et je me hasardai à donner mon opinion sur plusieurs éditions des classiques grecs. Nous nous trouvâmes du même avis. Ce fut une édition de Xénophon qui me conduisit à traiter ce sujet. Elle était en seize volumes (chose que je n'avais jamais vue); je l'observais depuis long-temps, et elle piquait fort ma curiosité. Je me levai pour l'examiner: le baronnet devina mon intention, et je suppose, pour m'en éviter la peine, il voulut prendre lui-même le Xénophon; le mouvement qu'il fit hâta le mien; et, saisissant vivement le premier volume, je l'attrai avec force. Mais, hélas! au lieu de livres, une planche qui, par la forme qu'on lui avait donnée, et la dorure dont elle était couverte, représentait parfaitement seize volumes, suivit ma main, tomba sur une table voisine, et brisa un encrier qu'elle rencontra dans sa chute. En vain M. Friendly m'assura-t-il qu'il n'y avait pas de mal; je vis l'encre couler sur le tapis de Turquie, et sachant à peine ce que je faisais, j'essayai d'en arrêter les progrès avec mon mouchoir. Un domestique qui vint annoncer que le dîner était servi, fit diversion à mon embarras. En traversant une longue suite d'appartemens qui conduisaient à la salle à manger, j'eus le tems de rappeler mes esprits, et l'on me plaça à table entre madame Friendly et sa fille aînée. Depuis la chute du Xénophon de bois, mon visage avait été brûlant comme un charbon ardent. Mon sang commençait à se rafraîchir, lorsqu'un événement imprévu me jeta dans des transes nouvelles. J'avais placé, par mégarde, trop près du bord de la table l'assiette de soupe qu'on m'avait présentée, et en me baissant vers mademoiselle Dinah, qui admirait avec complaisance les dentelles de mon jabot, je renversai sur moi l'assiette et ce qu'elle contenait. En dépit de ma serviette, je fus tout inondé, et ma culotte de soie noire n'offrit qu'une bien faible digue au bouillon encore tout chaud. Pendant plusieurs minutes je crus avoir les cuisses et les jambes plongées dans une chaudière bouillante. Je me souvins à tems du courage avec lequel M. Friendly avait déguisé sa torture, lorsque je lui marchai sur le pied; je résolus de l'imiter, je souffris en silence et avec une tranquillité apparente cet accident, moins cruel pour moi que les ris mal étouffés des domestiques. Je ne raconterai point toutes les sottises que je fis au premier service: les bouteilles renversées, les sauces répandues, mon doigt déchiré en dépeçant une volaille. Prenons vite au second, où de nouveaux malheurs m'attendent. Une des demoiselles me prie de lui servir d'un pigeon qui était près de moi: j'avais alors au bout de ma fourchette un morceau de boudin; dans mon empressement, je le mets dans ma bouche sans songer qu'il était brûlant: il me fut impossible de dissimuler mon tourment; mes yeux sortaient de leur orbite. Tout le monde plaignit mon malheur, et chacun y trouva un remède différent. L'un proposait de l'huile, l'autre de l'eau: on convint enfin que le vin valait mieux pour éteindre le feu. On m'apporta, dit buffet, un verre de vin que j'avais avec avidité... Mais comment raconter la fin de cette triste aventure? Soit que le sommelier se fût trompé, soit qu'il eût résolu de me rendre fou, ce fut un verre d'eau-de-vie que le traître me présenta. Elle ne put jamais passer. Mon gosier était enflé, ma langue pleine de vessies: je me frappai le visage de mes mains, et la liqueur s'échappa par mes narines et à travers mes doigts. En vain M. Friendly reprima ses domestiques, en vain son épouse gronda ses filles; la mesure de ma honte et de leur joie n'était pas encore comblée. Dans le trouble où j'étais, sans savoir ce que je faisais, je m'essuyai le visage avec le maudit mouchoir encore mouillé des conséquences de la chute du Xénophon, et en moins d'un instant je fus tout barbouillé d'encre. Le baronnet lui-même ne put plus y tenir; il prit part avec sa femme au rire général, et, désespéré, je me levai de table, je sortis précipitamment de la maison, et je me sauvai chez moi, dans un état d'angoisse que n'aurait pas causé le sentiment déchirant du crime. Ainsi, sans m'être écarté du sentier de la raison, je souffris les tourmens d'une âme en peine. Mes jambes ont été presque bouillies, ma langue et ma bouche grillées, et je porte la marque de Cain sur mon front. Tout cela cependant n'est que bagatelle.



en comparaison de la honte éternelle que je dois ressentir toutes les fois que l'on racontera cette aventure.

#### DANTE ET PÉTRARQUE.

Les amours de Dante et de Béatrice seront mieux appréciés à côté de ceux de Pétrarque et de Laure. Pétrarque était dans sa jeunesse un cavalier aimable et accompli, qui mettait toute son ambition à cultiver les arts et à plaire à la beauté. Dante, plongé de bonne heure au milieu des factions qui désolaient sa cité natale, avait un esprit ferme et sévère, et passait sans cesse de l'étude à l'action. Pétrarque aimait avec toute la vivacité de son caractère ; il prenait plaisir à proclamer, à exagérer, à embellir sa passion aux yeux du monde. Capable d'une tendresse enthousiaste et forte, et concentrant depuis long-temps sur un seul objet toutes ses affections, Dante ne recherchait point la sympathie des autres ; il nous apprend solennellement, en parlant de lui-même, que, loin de faire comme les poètes de son temps qui écrivaient sur l'amour par mode ou par fantaisie, il ne cédait qu'aux inspirations de son cœur.

Io mi son un che, quando  
Amore spira, noto, ed in quel modo  
Ch'ei detta dandro, vo significando.

Purgatorio, ch. xxiv.

Une coquette se serait réjouie d'avoir Pétrarque pour amant ; et en vérité, Laure semble avoir bouleversé ses esprits ; une femme tendre et passionnée se serait reposée sur le cœur de Dante comme le faisait sa Béatrice. L'extérieur de Pétrarque était aimable et séduisant ; il avait un beau teint, des yeux bleus et brillants, un sourire gracieux. Il est très-amusant, lorsque, au sujet de sa fatuité, il nous raconte avec quelles précautions il tournait le coin d'une rue, de peur que le vent ne mit en désordre les boucles de ses cheveux. Dante aussi était très-beau dans sa jeunesse, d'un genre de beauté parfaitement en harmonie avec son caractère ; ses yeux étaient grands et d'un noir foncé ; son nez aquilin, son teint olivâtre ; ses cheveux et sa barbe se courbaient en boucles épaisses et nombreuses ; son pas était lent et mesuré, et l'expression habituelle de sa physionomie annonçait de la gravité avec un peu d'abstraction mélancolique. Lorsque Pétrarque se promenait dans les rues d'Avignon, les femmes souriaient et disaient : *Voilà l'amant de Laure qui passe !* L'impression que Dante laissait dans l'esprit de ceux qui le voyaient était bien différente ; il rapporte lui-même à ce sujet une aventure qui lui était arrivée. Après que les années d'exil et de persécution eurent ajouté à la sévérité ordinaire de son visage les rides du chagrin et un sombre caractère de vengeance, il se trouva à Vérone, où il était bien connu depuis l'apparition de son *Enfer*. Comme il passait un jour sous un portique où plusieurs femmes étaient assises, une d'elles dit à ses compagnes avec un regard d'effroi : *Voilà cet homme ? C'est lui qui descend en enfer quand cela lui plaît, et qui nous rapporte des nouvelles des damnés.* — C'est très-probable, poursuivit une autre ; voyez comme sa figure a été sillonnée par le souffre et le feu, noircie par la fumée, et comme ses cheveux et sa barbe ont été brûlés et bouclés par les flammes.

Dante cependant avait un extérieur moins redoutable quand il gagna le cœur de la jeune Béatrice Portinari. Ils se virent pour la première fois dans un banquet donné par Folco de Portinari, lorsque Dante n'avait encore que neuf ans, et la jeune fille un an de moins que lui. Son attachement enfantin, comme il nous l'apprend, commença dès ce moment ; et devenu passion avec les années, ne périt même pas avec l'objet qui l'avait fait naître.

Béatrice n'avait pas la fragile et délicate beauté de Laure. Elle était grande et d'une figure imposante ; gracieuse dans sa démarche comme un paon, et élancée dans sa taille comme une grue.

Soava a guisa va di un bel pavone  
Diritta sopra se, come una grua.

Ses cheveux étaient blonds et bouclés.

Caepigli crespi e biondi.

Son front était large, *spaciosa fronte* ; sa bouche, lorsqu'elle souriait, surpassait toutes choses en douceur, et le poète aurait donné le monde entier pour en entendre sortir un *oui* bienveillant.

Mira che quando ride  
Passa ben di dolcezza ogni altra cosa.  
Cosi di quella bocca il pensiero mio  
Mi sprona, perchè io  
Non tro nel mondo cosa che non desse  
A tal ch' un si, con buon voler dicessi.

Son cou était blanc et plein de grâce.

Poi guarda la sua svelta e bianca gola  
Commissa ben dalle spalle e dal petto.

Son menton était très-petit, rond et fendu en fossette.

Mento rotondo fesso e picciotto.

Ses bras étaient ronds et remarquables par leur beauté ; ses mains étaient blanches et douces.

La bianca mano morbida e pulita.

Ses doigts étaient délicats, et ornés de bagues et d'anneaux comme il convenait à sa naissance ; enfin elle était belle comme une perle :

Con un calor cad anglici perla.

Gracieuse à voir ordinairement, mais dédaigneuse par caprices.

Graciosa a vederla  
E diadagnosa dove si convenie.

Ce portrait, si ingénieusement composé, est tiré d'un ouvrage qui a paru l'année dernière en Angleterre sous le titre

de *Loves of the poets*, les Amours des poètes ; l'auteur a partout suivi la même méthode, et semble avoir par moments rétabli sous leurs formes quelques-unes des belles visions du passé.

#### ANNONCES.

##### AVIS. — Consulat général de France aux États-Unis.

Les personnes dont les noms suivent, sont invitées à se présenter à la chancellerie du consulat général de France à New-York (Greenwich-street No. 67) pour y recevoir des communications qui les intéressent :

MM. Trébuchet, jeune.  
Le Boucher Duvinoy.  
Michel Yvinec.  
Alexandre Cogé.  
Am. Jos. de Morlaine.  
Jos. V. Descoutures.  
André Linant.  
J.-B. Isabelle.

MM. Morel.  
Jean Ferrand.  
Didier Rouchaz.  
Gillardet.  
P. Pénard.  
Fayolle.  
W. Mazurié.  
John Barclay.

Dans le cas où elles ne pourraient pas se présenter elles-mêmes, elles voudraient bien envoyer leur adresse au consulat général. 31 51

Une famille qui doit quitter cette ville désire vendre tous les meubles de la maison qu'elle occupe, y compris linge, argenterie, etc. Les meubles sont presque neufs, et dans le dernier goût.

Les personnes qui veulent entrer en marché, peuvent avoir la maison où ils sont placés en bail, si cela peut être de leur convenance. Cette maison ayant trois étages, écurie et remise est située dans un des quartiers les plus agréables de la ville, et convenable à une nombreuse famille.

Les personnes qui désirent des informations plus détaillées, peuvent s'adresser à l'office d'EUGÈNE BERGONZIO, No. 8 Broad-street.

##### SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Août 26, *Regular class*, ..... \$20,000, prix du billet, \$5.  
Sept. 12, *Extra do*, ..... 10,000, do. 5.

##### HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.

MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins.

Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien l'honneur de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières ; une table délicate, abondante et variée ; des vins de premier choix ; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique ; des Bains, bien tenus ; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité.

Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande. La table d'hôte est servie à 3 heures.

##### PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désiraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très-moérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités ; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Bœufsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

##### FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.  
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 33 cents.  
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56  
Bourgeois..... 46 Minion..... 70  
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40  
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au D<sup>r</sup> monde, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

##### LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,  
A New York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

##### Reçu par le dernier paquebot :

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur ; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans, \$13.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. 52 vol. in-8, \$80.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc. 1 fort vol. in-8 de 900 pages chaque année, se vend séparément. \$3.

Répertoire du Théâtre français, avec les commentaires par Voltaire, Racine, Laharpe, etc., édition classée dans un nouvel ordre, précédé de notices sur les auteurs et les acteurs célèbres.

Dictionnaire synonimique de la langue française, par J. C. Laveaux, auteur du grand Dictionnaire de la langue française et des difficultés de cette langue, 2 vol. in-8.

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français (nouveau) avec la nouvelle orthographe de l'Académie espagnole, 2 gros vol. in-8, 1300 pages, imprimés à deux colonnes sur papier fin, broché, \$6.

Dictionnaire géographique universel, traduit sur Maltre-Bron, 2 gros vol. in-8, reliés avec filet, \$7.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles ; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède ; 5 vol. in-8, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et de transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

A VENDRE chez VALENTIN PELLETIER dans son nouveau magasin, Barclay-street No. 7, proche l'American Hotel. — Reçu par le DeRham :

Saucissons de Lyon, 1re qualité.  
Fonds d'Artichaux pour ragouts,  
Truffes fraîches du Périgord.  
Semouille et fécule de froment et de pommes de terre.  
Moutarde dite américaine de Maille et de Josse.  
Sirop de Vinaigre framboisé.  
Petits Haricots rouges à la Reine, ditto de Soissons.  
Lentilles fraîches de Dourdan.

##### EN MAGASIN.

Vins français et étrangers,  
Liquors de toutes sortes, de première qualité,  
Comestibles d'Europe  
Fromages de toute espèce, etc., etc.  
Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

41—49

Reçu par l'Erie et Formosa, venant du Havre :

Annuaire Nécrologique, par A. Mahul, 1 vol. 8vo. Maltre-Bron, Tableau de la Pologne, corrigé par Chodike, 2 v 8vo. Depping, Commerce entre le Levant et l'Europe, 2 v 8vo. La comtesse de Bohen, les Prisons en 1793, 1 v 8vo. J. Mangeart, Souvenirs de la Morée, 1 v 8vo. Chroniques de l'Œil de Bœuf, 3 v. 8vo. Mémoires d'un Pair de France, 4 v 8vo. J. de Witt, Sociétés secrètes de France et d'Italie, 1 v 8vo. Scènes historiques de la St. Barthélemy, 1 v 8vo. La cour de Marie de Médicis 1 v 8vo. Confessions d'un homme de cour, (contemporain de Louis XIV) 4 v in-12. Caillié, Voyage à Tombouctou, 3 v 8vo. et Atlas. Potocki, Voyage dans Astrakan et au Caucase, 2 v 8vo. Niebuhr, Histoire Romaine, vol. 1 et 2. De Mézé, Fastes de la Pharmacie française, 1 v 8vo. Barie, Maladies nerveuses, 1 v 8vo. E. Peclet, Traité Élémentaire de Physique, 1 v 8vo. Laugier, cours de Chimie, 3 v 8vo. et Atlas. Rio, Essai sur l'Histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité, 2 v. 8vo. Edmond Esprit de l'Homme de Guerre, 1 v. 8vo. A. Tardif, Abeille Encyclopédique, 1 v 8vo. Young, le Portugal sous don Miguel, 1 v 8vo. M. de Stendhal, Promenades dans Rome, 2 v. 8vo. Léon de Buzanville le Touriste Écossais 1 v 8vo. Beilly, Histoire financière de la France, 2 v 8vo.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,  
32 South-sixth-street, Philadelphie.

##### PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Depart de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 <sup>r</sup> fév. 1 <sup>r</sup> juin. 1 <sup>r</sup> oct.
3	Havre.....	Keene.....	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carrol.	Clark.....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins..	1 <sup>r</sup> mars 1 <sup>r</sup> juil. 1 <sup>r</sup> nov.
3	Henri IV.....	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.....	E Funk....	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Macy.....	1 <sup>r</sup> avril 1 <sup>r</sup> août 1 <sup>r</sup> déc.
3	François Ir..	Skiddy....	10 » 10 » 10 »
2	Erie.....	J. Funk....	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.....	Orne.....	1 <sup>r</sup> mai 1 <sup>r</sup> sept. 1 <sup>r</sup> jan.
3	De Rham....	Depeyster.	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Painé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie. ; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

##### AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs { Alex. H. Stevens,  
J. W. Francis,  
J. J. Graves.  
à Philadelphie " { R. Laroche  
Thos. Harris  
à Baltimore " { Samuel Baker } Professeurs  
R. W. Hall } de l'université  
V. Potter, etc. } de Maryland.

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

##### J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout posé en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habitude de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44 .... 6m

##### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ; à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

##### PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression ; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.